

Vincent Godefroid

De l'autre côté du tunnel

Roman



Vincent Godefroid

De l'autre côté du tunnel

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4495-0

Dépôt légal : Decembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

1

Devant moi sont deux rails. Une voie, une route, un chemin. Un appel ? Peut-être même n'est-ce qu'un sentier étroit, peu praticable, qui s'annonce difficile à qui est invité à le parcourir. Il est rocailleux, en tout cas. La main de l'homme l'a tracé ainsi pour qu'il n'y mette pas le pied. Il n'est pas nécessaire qu'il y pose ses pas. Cela pourrait même être dangereux s'il ne fait pas attention, s'il ne prend garde au son, s'il ne se dirige qu'au regard, sans écouter.

Entre les rails, des billes. Elles ont été traitées, certainement, goudronnées, fortifiées. Il ne s'agit pas qu'elles pourrissent, qu'elles se fendent où se brisent. La volonté de l'homme les a disposées de telle sorte que, parallèles l'une à l'autre, les unes aux autres, à espace régulier, millimétré, elles jalonnent correctement le parcours.

Soyons clairs. Ces poutres en bois, pesantes, ne sont là que pour tenir à distance, constante l'une par rapport à l'autre, les deux rails. Que le train qui passe, lorsqu'il y en a un, garde bien son cap. Les rails émergent. Les madriers costauds, sur lesquels ils sont

solidement boulonnés, s'enfoncent dans les gros cailloux fortement damés.

De part et d'autre de cette unique voie grandissent des buissons, des herbes sauvages et quelques arbres. Derrière eux s'étendent des prés, des pâtures. Plus loin, de-ci de-là, quelques maisons éparses se dressent.

A gauche, les prairies montent. A droite, elles descendent. Qu'est-ce qui... ? Quand on monte une descente, ne grimpons-nous pas ? Quand on descend une montée, ne dévalons-nous pas ? Question de sens. Dans le sens de direction ou dans celui de signification ?

Un monticule surmonte la voie. Au sommet se dresse le clocher d'un autre âge qui a du charme. Sans doute est-ce celui des habitudes, entre autres. C'est, surtout, celui de ce qui est familier, immuable, qui restera en place quoi qu'il arrive, à l'image duquel on pourra toujours se raccrocher, se référer pour se sentir bien dans ses racines, ses premières bottes. Autour de la vieille église s'agglutinent, s'agglomèrent, des habitations resserrées. Que je te touche, presque, pour ne pas être seul même si je me sens tel. Soyons mitoyens pour partager la chaleur de nos briques, économiser le chauffage en restant chacun bien chez soi.

Plus on s'écarte du clocher, plus les maisons sont espacées. Va-t-on vers le fond ? Pas encore, le monticule est sur un promontoire. La vallée est plus basse. Le vallon est plus profond. On n'y habite pas. Pour cela, il s'agit de remonter un peu. Pourquoi donc descendrait-on si bas puisqu'il faudra quand même remonter ? En bas, dans le fond, comme au fond du panier, nul n'a rien à y faire. Sauf les professionnels,

celles et ceux qui entretiennent le décor. Il est, lui aussi, immuablement familier. En quelque sorte, son paysage n'évolue pas tant que l'on ne s'y adonne à de grands travaux souvent inutiles. Qui gâchent tout. Qui détruisent l'histoire. Qui altèrent la mémoire. Qui abîment l'image. Qui blessent le mental. Rares sont ces changements qui tiennent compte d'un vrai point de vue urbanistique, de tous les paramètres qui entrent en ligne de compte. Cet aspect-là néglige bien souvent le critère environnemental. Oh ! Pas seulement pour ce qui est du panorama extérieur ou de l'écosystème ! Bien plus pour ce qui concerne la vision circulaire intérieure que certains en ont. Dans leur tête. Dans leur esprit. Au niveau de leur psychisme dont certains font semblant d'ignorer l'existence car ils se gouvernent tout seul, eux, avec la candide arrogance qui les nuit tant qu'ils en méprisent ceux qui pensent autrement.

Quelques-uns s'habituent vraiment. Ce sont de nouveaux arrivants. Ils colonisent en modifiant les choses. D'autres s'accoutument plus difficilement. Le temps est long à s'écouler, qui efface dans l'esprit les dessins du passé. D'autres encore, malgré leurs efforts, gardent enfouie dans leur inconscient cette imagerie solidifiée en eux par la force de l'expérience, par la richesse de l'existence émaillée de joies et de peines, de victoires et d'échecs, d'actions et de réactions. Qui est-il donc, celui-là que ces choses chagrinent, contre la grosse machine de l'inhumanité des détenteurs du pouvoir financier ?

L'humain est atteint. Son cœur est touché. Quelques larmes seulement s'en écoulent parfois au souvenir du bonheur passé. Car on oublie, bien sûr, les malheurs et autres affres grâce auxquels on se

renforce. Oui, quelques larmes s'écouleront occasionnellement, à l'intérieur, tandis que l'on s'efforcera de garder un visage souriant malgré tout car quelques oiseaux chantent encore. Le territoire est atteint ; le territoire est touché. Ne parlons pas ici de propriété. C'est bien plus. Le lieu, l'endroit, la région, le pays n'appartient-il pas toujours, un peu au moins, à toutes celles et ceux qui y vivent. Pourquoi tient-on si peu compte d'eux, de ce qu'ils font, de la force de leurs existences, de la richesse de ce qu'ils sont ? Oui mais, la majorité de ceux qui décident... Assez ! Toutes celles et tous ceux qui vivent sont les seuls à considérer, surtout pas les technocrates toujours mal avisés, dans ces cas-là. Cessez de les tuer en toute impunité, ceux qui vivent au lieu de leur habitation. Arrêtez de les assassiner en accomplissant, chaque fois, un crime d'autant plus parfait qu'il est légal. Non punissable parce que non répréhensible par une loi que les assassins eux-mêmes n'ont pas – pas encore ? – édictée. Comme ce n'est pas intentionné, comme le projet n'est composé que de « bonnes » intentions, ce n'est même qu'un meurtre, donc une tuerie non préméditée, un homicide involontaire. A d'autres puisque la mort, de l'autre, est toujours au rendez-vous... !

Alors ? Puisque ainsi va la vie, puisque l'on n'y peut tout de même rien, on reste entre anciens, en souriant, à rebâtir le passé en mieux, car le souvenir le bonifie, celui des jours bénis. On glorifie l'histoire pour les jeunes générations qui s'y abreuvent sans façon.

– Vous avez appris : dans le temps, c'était comme ça. Ça devait être chouette, pourtant moins facile. N'est-ce mieux aujourd'hui, moins difficile ?

Vous avez vu le tour de passe-passe, l'artifice du langage ? Dans l'esprit, cela ne veut-il pas dire que les jeunes ne parviennent pas à imaginer que les anciens pouvaient avoir difficile, tandis que eux...

Tout est dit. Le vieux sourit. Le jeune aussi, bien qu'il n'ait pas compris et ne comprendra jamais vraiment. Seuls les livres d'histoire l'informeront peut-être, s'il les ouvre et les lit. Mais l'histoire donne du savoir, pas la connaissance de ce que l'on vit, de ce qui a été vécu, de ce qui n'est plus que dans la sérénité du sourire des plus âgés.

Ce qui nous raccroche entre nous, ce qui rattache les uns aux autres, les puînés à leurs aînés, c'est la part commune. Chacun est à cheval sur deux histoires au moins, sur trois histoires souvent, parfois plus. Tant qu'on est dépendant, on vit celle de nos ascendants. Lorsqu'on a pris son envol, celle-là compose les bases sur lesquelles se construit la nôtre, en ce compris la part de celle de nos descendants qui ont toujours bien besoin de nous. Puis il y a celle des derniers lorsqu'ils fondent leurs foyers basés sur les nôtres. Oui, ainsi va la vie qui se pérennise par la succession. *Les jours s'en vont, je demeure*, écrivait le poète¹.

Pour aller de l'un des monts à l'autre, entre parties habitées, sans descendre par le fond, un viaduc a été construit jadis pour qu'y passe le train. C'est si loin qu'il n'est plus d'autochtone de l'époque qui vive encore aujourd'hui. Les plus vieux n'en ont que le souvenir qui leur a été transmis. Eux, ils ont toujours connu ce long pont haut sur ses piliers. Il est bien vite devenu « leur » pont que nul ne pourrait enlever de

¹ Guillaume Appolinaire – *Le pont Mirabeau*.

leur vivant, même s'il n'a plus d'utilité que de leur rappeler un jour que, par-dessus, passait le train. En attendant, aujourd'hui, les rails sont-ils électrifiés, puisqu'il n'y a pas de caténaires et qu'il n'y a plus de train à vapeur ? Peu importe. Leur pont est là. Il sert de havre aux chauves-souris.

Revenons au village. Deux rails sont devant moi. Ils ne passent pas en haut de la colline. Ils sont au niveau du viaduc, entre le mont et le fond, entre la butte sur laquelle sont bâties les habitations et le cadre, tout en profondeur, donc sans doute en vérité, qui crée l'ambiance du milieu. Ils conduisent... Je vois un tunnel. Il est creusé à travers le monticule, à sa base, avant la descente de la vallée.

Un tunnel, quand on n'est pas tout près, c'est toujours obscur. On en voit l'entrée, du moins celle du côté où on se trouve puisque la sortie est toujours de l'autre côté. Puis on voit... Rien, en fait, puisque c'est noir. On distingue la sortie, oui, parce que la lumière réapparaît. Le tunnel en lui-même, on ne le connaît que si on le traverse. Ce qu'il y a de l'autre côté est laissé à l'imagination de chacun – qui en rira peut-être après – tant qu'il n'y a pas été pour voir de ses yeux, pour entendre de ses oreilles, pour sentir peut-être, pour vibrer, éventuellement, pour se rafraîchir de la joie ou s'alourdir du dépit qui monte en lui. Tant que j'y suis, tant que je suis de ce côté-ci du tunnel que je n'ai encore jamais franchi – et pour cause car je ne le connais qu'en image, bien souvent dans ma tête uniquement, lorsque j'y pense – je ne peux que supposer. C'est une photo de la réalité, oui. C'est un lieu que j'ai vu en surfant sur la toile mais, quand on présume, ne le fait-on souvent en fonction de ce qu'on souhaite ? Quand on aspire à quelque

chose, ne la convoite-t-on pas, quoi qu'on en dise ? Je ne sais pas. Sans doute, oui. Peut-être. Probablement. Pour être sûr, de temps en temps, je retourne voir la photo, pas celle que mon souvenir garde en moi, celle que j'ai sauvegardée avant de l'imprimer. Elle trône sur ma télévision.

Quand je la vois en moi, fermant les yeux au monde extérieur même si je les garde ouverts, mes idées vagabondent dans un univers irréel. Quand je regarde la photo dans mon salon, des contours se dessinent à cet univers imaginaire. La photo me donne une représentation d'un coin du bout du monde par rapport à un autre bout du monde mais ce lieu me devient plus familier, comme si je l'avais déjà plusieurs fois visité de l'extérieur dans mon intérieur mental.

Qu'y a-t-il donc, au-delà du tunnel ? Je n'ai pas de photo de l'autre côté. Tout au plus sais-je ou crois-je savoir que s'y trouve une gare. Pourquoi je n'en suis pas sûr ? Parce qu'elle est peut-être avant le pont, avant l'endroit d'où a été prise la photo que j'ai trouvé. Tout ce que je sais, c'est que la gare est non loin du pont. Comme je ne l'ai pas vue en arrivant à l'endroit où commence le lieu que je vois et décris ici, elle ne peut se trouver que de l'autre côté. Cela me semble d'autant plus logique à concevoir qu'elle serait plus près du village, en contrebas, que de ce côté-ci du tunnel, je crois. Vrai ou faux ? Je n'en sais rien. Pour moi, oui. L'envisager comme cela me simplifie l'existence. Je n'ai pas à me turlupiner. Mieux, dans l'état actuel des choses, cela n'a pour moi qu'une importance vraiment minime, totalement secondaire, voire insignifiante.

La gare est près du tunnel. Certainement. Dans l'état actuel de mes connaissances, elle ne peut se dresser que de l'autre côté puisque je ne la vois pas plus que l'autre versant de la colline sur laquelle s'érige le village.

Au fait, c'est vrai, quelle importance, la gare par rapport au pont ? Celle de la station en tant que telle, qui héberge...

Pourriez-vous songer que, de l'autre côté, vit une femme que j'aime, moi qui ne suis plus amoureux depuis des années ? Comment, dans ce cas, puis-je savoir que je l'aime ? Parce que, en matière d'amour, le fait d'être amoureux n'est finalement qu'un cas particulier. On peut aimer tant de choses, en être amoureux, même, comme on dit, sans que ce ne soit vraiment comme c'est lorsque l'on connaît ce qu'il est socialement convenu d'admettre quand on est amoureux, entre un homme et une femme. De l'autre côté du tunnel existe et s'active une femme que j'aime. Je le sais, que je l'aime – elle m'aime aussi – et qu'elle vit près de ce pont-là. Je sais aussi que ce ne peut être que de l'autre côté du tunnel puisque je ne la vois pas du côté auquel je me trouve par le fait même de la position de prise de vue de la photo dont je dispose.

Frustrant, tout cela. Non. Place au rêve, à l'imagination. Place à la liberté.

Je n'ai encore décrit qu'une première image, celle que me montre la photo que j'ai trouvée. En évoquerai-je d'autres ? Actuellement, je n'en sais rien. Je laisse courir ma plume sur le papier – oui, oui : à l'ancienne – au rythme des pensées qui me passent par l'esprit, avec un stylo à encre rechargeable, en plus. Je me mettrai au clavier après. Pourquoi encoder avant d'avoir décodé ?

2

De l'autre côté du tunnel, la lumière est celle de la Vie. Plus blanche que celle du soleil, vive et paradoxalement moins éclatante car plus floue bien que plus pénétrante. Elle n'est pas plus chaude, non. Elle est plus dense. Elle est plus répandue. En même temps, elle est plus rafraîchissante, plus sereine.

Cette chaleur n'étouffe pas, ne fait pas transpirer, ne rend pas moite et collant. Oui, elle rafraîchit. Etrange, non ? Elle... purifie, rend plus propre et plus allègre. La voir déclenche une série de friselis qui parcourent le dos, le thorax, les jambes, les bras, la tête. Je le dis dans le désordre mais, si on y fait attention,... La sensation, douce, calme, ni rapide ni lente, au rythme de chacun, à sa cadence biologique, cette sensation part de la tête pour se réfugier tout de suite dans les pieds en passant par l'épaule gauche pour aller vers la droite. Des deux côtés, elle file vers le cœur. Elle rayonne en même temps vers les flancs et les hanches. Elle remonte aussi vers les épaules d'où elle repart. Des deux côtés du bassin, elle court vers le bas ventre, les jambes et les pieds pour parcourir le circuit inverse, des orteils aux cheveux.

Cela semble une sarabande. Pourtant, loin s'en faut. C'est bien plus une allégorie sereine d'un corps dans lequel on se sent bien tant au niveau physique qu'au niveau psychique avec l'angle mystique.

Nous sommes tous des êtres d'esprit. Si notre histoire personnelle s'enracine dans notre généalogie, notre vie spirituelle, elle, est plantée dans nos pensées. Ce jardin-là est dans notre tête, comme si elle était, pour notre corps, les racines d'un arbre à l'envers dont le sommet assure notre contact avec la terre ferme. Serait-ce cela, l'arbre de vie, un arbre retourné par rapport à ceux des forêts ?

Voici peut-être qui pourrait expliquer pourquoi nous envisageons chacune et chacun bien des choses – toutes ? – à l'inverse de ce que le bon sens suggère : parce que nous les regardons à l'envers. Peut-être devrions-nous cesser de regarder à travers une longue vue en plaçant la grosse lentille contre notre œil, ce qui ne nous donne qu'une vision étroite, focalisée, celle que peut capter la petite lentille. En retournant l'appareil optique, pour placer cette fois la petite lentille contre notre œil, notre vision ne serait-elle celle du grand angle que peut percevoir la grosse lentille ?

Les qualités de la chaleur de cette blancheur colorée, celle que j'aperçois de l'autre côté du tunnel, sont tellement particulières, singulières, que sa description m'est difficilement dicible. De plus, la légèreté qu'elle donne, qu'elle offre, est telle que je n'ai pas envie, même pas, de la décrire vraiment comme je la sens, comme elle m'émeut, comme elle fait monter la sève en moi. C'est le printemps.

De l'autre côté du tunnel, la lumière est celle de la Vie, celle qui ne s'écrit qu'avec une majuscule car

elle ne juge pas, d'aucune manière, jamais. A fortiori, elle ne condamne pas, comme le font si aisément ceux qui se défendent de juger parce que le regard des autres leur dit qu'ils le font.

Heureusement que les arbres et arbustes, les herbes et fleurs sauvages existent. On ne la sent pas, la chlorophylle qu'ils dégagent. Elle nous fait pourtant tellement de bien...

Nous en saoulerions-nous, si nous les sentions, ces saveurs naturelles ? Aurions-nous seulement envie de les respirer et de nous en euphoriser à nous en enivrer à satiété ? Souhaiterions-nous nous en repaître, de quelque côté du tunnel que nous nous trouvions ?

La nature nous y invite. Le petit village est isolé. Est-il malgré tout déjà intoxiqué ? Les puanteurs des routes animées lui sont-elles apportées par le vent, non diluées dans l'air, lourdes, oppressantes, pathologisantes, destructrices ? La photo ne le dit pas.

Elle respire la paix dont je sens l'odeur parce que je sais que mon amie, ma sœur, ma chérie, mon cœur est de l'autre côté du tunnel, celui que je n'ai pas encore atteint. Elle est là, avec elle, cette paix dont je sens l'odeur, à moins que ce ne soit celle que me dicte mon imagination à la vue de l'image qui complète le cliché que j'ai dans ma tête. Ah ! Ce sourire...

Comme j'aimerais visiter ce paysage. Je l'aime déjà. La beauté de ses couleurs est celle que lui donne l'émotion chaleureuse que je ressens en imaginant que, de l'autre côté du tunnel... C'est là. Ce ne peut être que là ! C'est bon, fortement bon, que j'en vibre déjà d'aise, de bonheur, de plaisir et de joie rien qu'en y songeant. Oui, ce ne peut être que là, la vraie joie.

Je rêve, j'imagine. L'écran de mon ordinateur reste plat. La photo que j'y vois est profonde, le tunnel aussi, mon espoir tout autant. Ardent. Tiens ! Si j'allais voir. Oui, j'ai reçu deux courriels. L'un...

Non ! Quelques larmes surgissent à mes yeux. Je ne peux les retenir. C'était foudroyant. Il est mort avant-hier, le jour de mon anniversaire. Nous ne nous étions plus vu depuis quelques mois. Nous avons vécu des moments denses de forte amitié.

– Ah !, me disait-il lorsque nous nous retrouvions, tes blagues commençaient à me manquer.

– Tes réparties me manquaient aussi, lui répondais-je toujours joyeusement.

Il a atteint un autre côté du tunnel, lui, tandis que moi, bêtement, je rêve de connaître l'autre côté du mien. Tiens ! Voilà que je me le fais mien, maintenant.

Que le vent qui traverse la vallée en remontant vers le village sèche vite mes yeux et éclaire mon regard. Il n'aurait pas voulu. S'il avait su, il n'aurait que souhaité que je garde les yeux bien ouverts pour franchir le tunnel prudemment, prenant garde à l'hypothétique train qui pourrait survenir à ce moment-là, pour y trouver, de l'autre côté...

Toutes les gouttes d'eau qui forment les étendues marines rafraîchissent et nettoient aussi bien l'air que les gens. S'il en manquait une, l'océan serait-il le même ? De ces milliards de gouttes d'eau qui font la joie des enfants, petits et grands, des parents aussi, des grands-parents, même, des marins, des pêcheurs, de tant et tant de personnes, quelque milliards peut-être, si l'une s'en va... Bien sûr, il y en a qui partent par respect d'un cycle naturel. En buée ou autre

vapeur, elles se baladent dans les airs. Ethérées, certaines rejoignent les nuages puis s'en vont, au gré du vent, où il va, pour abreuver plus loin les végétaux des collines comme le reste, arroser en semant du bien.

Finalement, la goutte qui s'en va, qui meurt en s'évaporant, comment s'y prendrait-elle autrement, pour naître à la vie en la donnant par la pluie nourissante, abreuvente, créatrice du maintien en bonne santé, génératrice de vie pour la vie ? Elle n'était partie que pour mieux revenir, en quelque sorte, même si l'océan s'en est trouvé différent parce qu'elle lui manquait.

Bien sûr, elle lui est revenue plus tard, autre part et autrement, toujours elle-même mais différente. Sans changer l'océan en tant que tel ni à son départ ni à son retour, elle en a chaque fois modifié la structure insensiblement, imperceptiblement, voire même infinitésimalement, en rectifiant son fond, pérennisant le cycle de la vie afin qu'elle se poursuive éternellement.

C'est comme cela, je pense, que ma manière d'être au monde, donc mes agissements au centre de l'Europe, peut avoir un impact sur la vie d'un esquimau qui vit paisiblement en Alaska. Pour moi, de l'autre côté de ce tunnel-là, vit cet homme que je ne connais pas plus qu'il ne me connaît mais dont l'existence de l'un peut avoir une incidence sur celle de l'autre. Ma joie peut animer la sienne ; ma peine peut provoquer sa désolation. Il ne le saura pas ; je ne le saurai pas. Il se sentira un peu mieux et, sans chercher à savoir pourquoi, il en sera fort aise. Ou bien il se sentira un peu moins bien et, se torturant

pour en connaître la raison qu'il ne découvrira jamais, il sera plus désagréable pour son entourage.

Une goutte d'eau de l'Atlantique s'évapore. Se retrouve-t-elle parfois, plus tard, dans la masse du Pacifique ? Les deux océans se sont modifiés. Ils vont s'adapter. La terre a changé de visage et nul ne l'a remarqué. On ne voit jamais. Personne ne voit jamais. Chacun ne rêve qu'à sa propre sortie du tunnel. Beaucoup, même, se trouvent au milieu du tunnel sans l'avoir vu avant, sans savoir avant qu'il existait. Ça leur est arrivé tout de go, brutalement, comme lorsque, suite à un accident, on se retrouve dans le coma sans savoir où l'on est ni même se le demander. A ce moment-là, on ne sait plus ce qu'il y avait avant le tunnel. Comment pourrions-nous pressentir ce qu'il y a après, d'autant plus que l'on ne sait même pas que l'on est dedans ? Comment pourrions-nous seulement songer que ce qui se trouve de l'autre côté du tunnel peut être mieux que ce qui est avant ?

3

Je pense à son sourire. Je le reconnais. Il est là. Peut-être me suffirait-il de franchir le pas... Oser. Y a-t-il des risques ? Un seul ?

Rirais-tu trop ou bien trop fort ? Parfois sans bruit ? J'entends ta nuit où coulent tes larmes dans le vacarme du flot nourri des fortes émotions qui déferlent. Elles se taisent pour laisser parler de lourds silences, lourds, lourds, lourds. Ils sont pesants. Ils sont stressants. Ils sont angoissants. Tu ne peux rien faire, rien, rien, absolument rien pour parer les mauvais coups aujourd'hui. Tu ne peux rien, absolument rien parce que, de ne rien pouvoir faire, de ne pas contrer, t'a un jour sauvé. C'était jadis, loin, loin, loin, dans ton passé aigri. Tu as pu ainsi survivre alors en éclatant de rire pour désarmer l'assaillant.

Las, c'était tard, très tard, trop tard. Le mal fait, bien mal fait, ce mal bien fait, t'a irréversiblement fait mal pour toujours. Tu n'avais pas le choix. Tu n'as rien appris d'autres. Nul ne t'a soigné de ce malheur. Devenue ton alliée, la douleur est restée en toi, tant et tellement si fort, qu'elle est une part de toi depuis

longtemps. Elle est ton abjection propre. Ton objection, aussi, à être mieux toi, toi en mieux. Moi ? Non ! Horreur ! Impossible ! Cela ne se peut pas. Ce ne peut être moi, ni même une part de moi, cette vilénie qui ternit la vie, ma vie, mon existence, depuis tant de temps. Bien sûr, tout recommence sans cesse. Je n'ai rien appris d'autres.

Qu'y puis-je ? Que puis-je y faire ? Cette saloperie a tué l'amour, mon amour, mon amour de l'autre, mon amour des autres, mon amour de moi, cet autre moi-même que je maltraite, dont je maltraite le corps en le traitant bien, si bien, tellement bien. Qu'il plaise ! Ah ! Mon corps... Que je le violente dans ma tête, puisque je ne suis aimable que comme cela, puisque je ne plais que de la sorte. Me dis-je. Songe-je. M'illusionné-je en ne tentant de tromper que moi. Parce que je ne suis pas menteuse. Je suis toujours correcte, avec les autres... Enfin, ce que je leur laisse voir de moi est toujours correct avec eux.

Que je le violente, le maltraite, en détruise le symbole. Enfin, celui qu'il a à mes yeux puisque les regards n'en disent que l'envie. Je plais ? Voilà qui me plaît, bien que j'aime plaire autrement. Comment ? Si je ne plais pas au moins comme ça, plairais-je encore ? Que devenir lorsque l'on ne plaît pas, lorsque l'on ne plaît plus ? Qu'être ? Qui être ?

Ton histoire depuis toujours, de l'enfance à ce jour, est jalonnée d'amour donné tant bien que mal, comme on l'avait appris, comme on l'avait reçu. Que peut-on donner d'autre que ce que l'on connaît ? Comment donner ce que l'on connaît mal, ce que l'on connaît peu parfois, ou, même, ce que l'on ne connaît pas ? Comment aimer lorsque l'on a soi-même été seulement mal aimé ? Haïr alors, détester ? Oui, peut-